SNCC ou *snick* ? Les enjeux sociaux d'un acronyme

Valérie Bonnet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/20077>

DOI : 10.4000/mots.20077

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2011

Pagination : 43-56

ISBN : 978-2-84788-307-7

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Valérie Bonnet, « *SNCC* ou *snick* ? Les enjeux sociaux d'un acronyme », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 95 | 2011, mis en ligne le 01 mars 2013, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/mots/20077> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.20077>

***SNCC* ou *snick*? Les enjeux sociaux d'un acronyme**

Le but de cette monographie¹ est d'étudier les abrégatifs du *Student Non-Violent Coordinating Committee* (1960) siglé en *SNCC* lors de sa création, et prononcé [*snik*] dès 1962 par la frange populaire de cette organisation pour les droits civiques des Afro-Américains. Cette prononciation pourra se graphier sous la forme *snick*, qui se maintiendra en concurrence avec le sigle originel selon un principe de diglossie qui voit cohabiter variété vernaculaire (BEV)² et standard de la langue. On constate que cette prononciation prend des libertés par rapport au syntagme déployé pour permettre un jeu sur le signifiant (*snick* signifie entre autres – voir *infra* – « petite entaille », *to snick* « se battre violement, éventuellement au couteau »).

Ce sont donc les finalités linguistiques et pragmatiques de cette siglaison (que nous employons comme hyperonyme pour le mouvement d'acronymie et de siglaison) que nous nous proposons d'analyser : de l'économie initiale à l'efficacité dénominate (si le sigle est graphié comme tel – *SNCC* –, l'acronyme prend la forme graphique d'un nom propre ou commun – *Snick* ou *snick*), mais aussi le cryptage (en lien avec la tradition de *double entendre* de la communauté afro-américaine) et la connotation (authenticité d'une prononciation vernaculaire). Cet acronyme emblématique constitue en soi un discours, et dans ses rapports avec son doublon siglé, une forme de résumé de l'histoire de la lutte pour les droits civiques des Afro-Américains : radicalisation de l'action, émergence d'un mouvement populaire spontané qui prend le pas sur une coordination encadrée, affirmation identitaire et culturelle...

1. Je remercie M. Sylvain Lemoigne pour ses remarques éclairantes.
2. Pour les différents syntagmes siglés destinés à la désignation de la langue des Afro-Américains (*Black English Vernacular*, BEV ; *African American Vernacular English*, AAVE ; *African American English*, AAE ; *Black English*, *Black Vernacular English*, BVE ; *Ebonic*, etc.), voir Morgan, 1994.

Histoire

Le *Student Non-violent Coordinating Committee* ou SNCC (littéralement : « comité de coordination des étudiants non violents ») a constitué l'un des principaux organismes du Mouvement afro-américain des droits civiques dans les années soixante. Fondé en 1960 à la Shaw University (Raleigh, Caroline du Nord) par des groupes d'étudiants sous l'égide d'Ella Baker, dissidente du SCLC (*Southern Christian Leadership Conference*)³, il fut dissout en 1970. Ce groupe était plus proche du CORE⁴ que des partis moins revendicatifs tels que le NAACP⁵, ou, bien entendu de la SCLC. Lors du meeting fondateur, on pouvait compter dans l'assemblée Stokely Carmichael, qui dirigera l'organisation lors de sa scission avec le *Civil Rights Movement*.

Le SNCC fut pionnier dans les campagnes pour les droits civiques du début des années soixante (*Freedom Rides*⁶ ou encore le *Freedom Summer* du Mississippi)⁷. En 1962, à la suite du mouvement de boycott des autobus, des affrontements entre étudiants et policiers éclatent. La base du SNCC se montre de plus en plus hostile à la stratégie de non-violence, et les divergences avec le SCLC sont de plus en plus importantes, avant d'apparaître au grand jour en 1965 lors de la marche allant de Selma à Montgomery⁸. Cette année marque la désintégration de la fragile coalition des militants noirs : le SNCC rejette les « valeurs bourgeoises » prônées par King, défendu par la presse et soutenu par les forces gouvernementales. Mais surtout, face à la banalisa-

3. Créée en janvier 1957, la *Southern Christian Leadership Conference* (SCLC) est une organisation américaine des droits civiques, centrale dans le *Civil Rights Movement* des années cinquante et soixante, en raison notamment de la figure charismatique de son premier président, Martin Luther King. Cette organisation prône l'action non violente.
4. *Congress of Racial Equality*, Organisation ayant joué un rôle pivot pour les droits civiques des Afro-Américains.
5. *National Association for the Advancement of Colored People*. Fondée en 1909, elle est l'une des plus anciennes organisations américaines de défense des droits civiques, et des plus influentes. Son nom, conservé par tradition, constitue l'un des derniers exemples d'utilisation de l'expression *colored people*.
6. En décembre 1960 (arrêt *Boynton vs Virginia*, 364 US 454), la Cour suprême étend la déségrégation des bus assurant les liaisons inter-États, établie en 1946 aux gares routières (terminaux, toilettes et autres équipements associés). Convaincus que les États ségrégationnistes du Sud s'opposeraient violemment à cette application de leurs droits constitutionnels, et afin de forcer le gouvernement fédéral à faire appliquer cette décision, des groupes d'activistes organisent des « voyages de la liberté » impliquant des Blancs et des Noirs. Ces initiatives donnent lieu à des échauffourées avec le Ku Klux Klan, ceci grâce la complicité de la police.
7. Aussi connu sous le nom de *Mississippi Summer Project*, le *Freedom Summer* est une campagne lancée en juin 1964 afin de dénoncer et de lutter contre la politique d'intimidation menée à l'encontre des Afro-Américains souhaitant jouir de leurs droits civiques dans le Mississippi. Dans ce but, un millier d'étudiants nordistes, en majorité blancs, se rendirent dans cet État pour encourager et faciliter les démarches d'inscription de la population noire sur les listes électorales, dont elle était presque totalement exclue.
8. Les Marches de Selma à Montgomery sont trois marches de protestation qui marquèrent la lutte des droits civiques et le point culminant du mouvement pour le droit de vote.

tion des brutalités policières ou individuelles envers les Noirs, beaucoup ne croient plus à la non-violence et à l'intégration.

En 1966, le SNCC passe sous la gouvernance de Stokely Carmichael, qui remplace John Lewis, jugé trop modéré car proche de Luther King, et se tourne vers la diffusion des idées du *Black Power* et vers la contestation de la guerre du Vietnam, opposant la contre-violence à la violence et prônant ouvertement la lutte armée, à l'instar des *Black Panthers*. Le *Black Power* incite la communauté noire à prendre conscience de son identité, de ses racines, de son histoire et de sa culture et insiste sur la nécessité d'assumer son identité, faisant émerger la notion de fierté noire (*Black Pride*). Mais à la fin des années soixante, Carmichael, qui durcit de plus en plus ses positions, sera destitué de son rôle de leader du SNCC (1967), qu'il quittera avant de rejoindre le *Black Panther Party* puis de s'expatrier en Afrique. Son remplacement par Rap Brown verra la poursuite de l'escalade verbale et le changement de nom de l'organisation en 1969 pour *Student National Coordinating Committee* afin de refléter l'élargissement de ses stratégies.

Sigle et jeu sur le signifiant

La différence entre l'acronyme et le sigle est une différence de but : le sigle n'est pas construit avec une volonté de prononciation syllabique, bien que celle-ci puisse apparaître avec l'usage (en français, *URSS* est prononcé syllabiquement comme lettriquement). En revanche, l'acronyme est clairement construit avec cet objectif. Dans ce dessein, contrairement à la rigueur épellative du sigle, qui n'utilise que la première syllabe des monèmes dépendants et exclut les monèmes fonctionnels, l'acronyme fait feu de tout bois pour obtenir une syllabisation potentielle (ex : *SOFRES*, Société française d'enquêtes par sondages ; *REXFOR*, Société de récupération et d'exploitation forestière). Ainsi, la définition des acronymes et des sigles mentionne souvent les lettres ou syllabes initiales du figement d'origine. Certains acronymes, pour des raisons phonétiques, utilisent les lettres et/ou syllabes initiales et finales des syntagmes figés (ex : *SIDBEC*, Sidérurgie du Québec). Les aspects connotatifs ne sont pas à exclure (ex : *SCALP*, Sections carrément anti-Le Pen ; *ATTAC* : Association pour une taxation des transactions financières pour l'aide aux citoyens), phénomène très courant en anglais (citons *MADD*, *Mothers Against Drunk Driving*). En d'autres termes, l'aspect phonétique (oral) possède une importance grandissante en matière de siglaison ; conséquence de ce phénomène, l'acronyme tend à être construit dans une perspective de jeu sur le signifiant⁹.

Le cas du SNCC est particulier ; en effet, la prononciation syllabique ne

9. Ceci n'est pas un phénomène récent, ainsi que l'indique l'exemple du [ministère de la] *Cabal*, dont le nom renvoyait aux initiales des noms des cinq membres du conseil privé de Charles II (Clifford, Arlington, Buckingham, Ashley et Lauderdale).

correspond pas aux lettres formant le sigle, car l'oral utilise un *i* épenthétique, afin de permettre un jeu sur le signifiant (*snick* « petite entaille », *to snick* « se battre violemment, éventuellement au couteau »).

L'anglais américain utilise beaucoup les sigles et les acronymes, et ceci depuis plus longtemps que le français, puisque dès 1867 apparaissent des compilations de ce type de vocables. Dès le début du 20^e siècle, les sigles, acronymes et abréviations sont décrits comme étant des caractéristiques de la langue, qui voit son nombre s'accroître avec la première, mais surtout la seconde guerre mondiale. Les linguistes imputent cette florescence au caractère démocratique de ce mode de création lexicale, mais aussi à son caractère ludique et communautaire. En effet, l'anglais, et plus particulièrement l'anglo-américain, notamment dans sa forme non académique, aime à jouer sur la forme : les graphies comme *Xmas* pour *Christmas*, ou encore *U* pour *you*, sont monnaie courante. En sus de ces dimensions économiques, ce jeu sur le signifiant possède une forte dimension ludique. Citons, à titre d'exemple, un phénomène relativement courant que les linguistes américains appellent les dérivations populaires (*folk derivations*) des sigles et acronymes, c'est-à-dire les réinterprétations des acronymes dans un sens parodique (IBM interprété comme *International Business Mistakes* au lieu de *International Business Machines*) ou encore l'interprétation de termes dans un sens acronymiques (ex. : *FUCK*, *For Un-lawful Carnal Knowledge*)¹⁰. Howe (1989), qui rapproche cette pratique des « devinettes linguistiques » (*linguistic riddles*), associe cette tendance à l'expansion des sigles et acronymes dans la société américaine et y voit une réponse libératoire et satirique à un lexique de plus en plus opaque et jargonneux.

La syllabisation de *SNCC* en *snick* est à rattacher à ces phénomènes de *folk derivation*. En effet, il s'agit d'une interprétation de second niveau de l'épellation : en tant que sigle, *SNCC* renvoie à un vocable, à ce point près que contrairement à la pratique, l'interprétation populaire ne l'associe pas à une lexie composée, mais à une lexie simple. Le sens ne dérive donc pas de l'interprétation compositionnelle, mais directement du signifié de cette dernière.

En cela, le principe du sigle est donc détourné : la combinaison des objectifs de précision par le renvoi au syntagme au moyen de la fonction de représentation des lettres du sigle (donner les objectifs de l'organisation : non violence et coordination étudiante) liées au syntagme, et le processus économique de la troncation (le syntagme est relativement long, et peu maniable à l'oral, en raison de la récurrence du son [k] et [o]), est caduque, puisque, d'une part, la syllabisation ne rend pas compte de l'intégralité du sigle et, d'autre part, elle centre l'attention sur le jeu sur le signifiant. Ainsi, la dimension pragmatique prend le pas sur la visée informationnelle. La motivation de cet appellatif ne correspond

10. Certains sigles donnent même naissance à d'autres sigles, à défaut d'autres organisations : citons le cas du DAMM, « *Drunks Against Mad Mothers* », parodie du MADD, « *Mothers Against Drunk Driving* ».

pas à une volonté de réduction graphique (*snick* est plus long à l'écrit que *SNCC*) mais pragmatique (dimension de connivence, qualités d'harmonie imitative du lexème dans son acception d'origine, reprise ici afin de marquer les esprits)¹¹. En effet, si à l'oral la prononciation syllabique, rendue possible par l'épenthèse, permet une plus grande rapidité que la prononciation lettrique, on peut supposer que ce choix est à attribuer aux effets stylistiques et harmoniques de la voyelle choisie ([i]). La seconde transgression des principes du sigle inhérente à cette pratique est le rapport écrit/parlé : Guilbert (1975, p. 275) souligne que le sigle, au départ écrit, devient une forme orale par la suite. Dans le cas présent, c'est la forme orale qui prime sur la dimension écrite, vraisemblablement en raison de la spécificité de la culture afro-américaine, exempte d'ordre scripturaire.

Guilbert (*ibid.*) souligne que « le sigle a [...] d'abord une fonction dénominative et distinctive d'étiquette avant d'être utilisé comme terme du langage parlé ». Cette évolution du statut du signe est, dans le cas qui nous occupe, poussée à l'extrême, puisque le sigle prend alors une seconde vie, devenant un appellatif avec son autonomie propre, qui vient influencer l'écrit en retour, sous la forme de transcription écrite d'une forme orale, à l'instar de la variante scripturaire afro-américaine, fortement empreinte de structures oralisantes. Ainsi, on notera que l'acronyme est souvent graphié *snick* ou même *Snick*, comme un nom ou un nom propre, et non (ou très peu souvent) *SNICK* ou *S.N.I.C.K.*, contrairement à deux autres organismes de lutte pour les droits civiques, le CORE (1942) ou le PUSH (*People United to Save Humanity*, 1971), qui partagent cette particularité de renvoyer à un élément de la langue courante (*core* : « noyau », au sens de noyau dur du mouvement ; *to push*, « pousser, persévérer, foncer »), dont les noms apparaissent systématiquement en capitale. Ainsi, ce n'est donc pas comme un acronyme qu'il vise à être perçu mais comme un nom, ou un nom propre, afin de valoriser la métaphore à l'origine de la dénomination. On peut donc considérer qu'il y a une démotivation/remotivation de l'appellatif. Ce fait est perceptible dans les marques d'usage qui indiquent *popularly called* de manière plus massive que *pronounced*¹².

Le gruge

Le jeu sur le signifiant que nous avons mentionné plus haut doit être mis en perspective avec la culture vernaculaire afro-américaine.

Il convient en effet de préciser que dès les premiers pas des esclaves

11. « *I had heard of SNCC. The very name sounded evil, snick, like a knife cut or a lock snapping closed.* » Phillips, 2005.
12. D'autre part, on peut supposer que les motivations de cette dénomination sont aussi de se différencier de *SCLC*, aux consonances proches. Cette démarche ne relève pas d'une seule stratégie de distinction au plan du signifiant. En effet, le *SNCC* tient également à se différencier politiquement du *SCLC* (rappelons que sa fondatrice est une transfuge de cette organisation), qui avait des vues sur lui.

africains sur le sol américain, ceux-ci sont l'objet d'une acculturation planifiée (voir Bonnet, 2002, 2007). Ils prennent alors l'habitude de déguiser leurs propos sous diverses formes¹³ et développent alors une tradition culturelle de double entente (*double entendre*) matérialisée par le jeu de mots et les inversions sémantiques à la phraséologie ludique. Nous montrerons plus bas que cette pratique constitue un élément de maintien d'une tradition identitaire, mais, bien plus que cela, la double entente, en tant qu'elle relève des mêmes principes que l'implicite, permet au locuteur de ne pas assumer ce qu'il a néanmoins fait entendre, tout en engageant l'allocutaire à compléter les éléments ambigus, activité de déchiffrement par laquelle il devient un partenaire, en ce sens que ce phénomène d'interprétation le conduit à s'approprier celle-ci. Comme le souligne Kerbrat-Orecchioni (1986, p. 147) : « Le trope [...] doit être décelable sans l'être trop clairement ; il énonce p, tout en voulant dire p', sans que p soit totalement disqualifié par p', ni p' identifiable à coup sûr. »

Forme de soupape de sécurité dans un contexte particulièrement oppressant, le *signifying*¹⁴, jeu verbal typique de la culture afro-américaine qui associe à la pratique du camouflage des propos une forte dose d'humour, appartient à cette théorie élargie des tropes que Kerbrat-Orecchioni expose dans *L'implicite*. On retrouve cette dimension dans les *dozens* à l'humour sardonique et souvent amer que s'échangent les jeunes des *street corner societies* (voir Labov, 1978). Comme la plupart des jeux verbaux afro-américains, l'art du *signifying* suppose la provocation, la manipulation, la moquerie : « *These games are parts of the humor that continues to fulfill the need for a sense of power in the midst of misery, the need for both a morale booster and amusement in Black culture.* » (Gordon, 1998, p. 258)

Le jeu sur le signifiant ne constitue donc pas seulement un moyen d'évoquer l'interdit, c'est aussi un instrument de manipulation et de dérision, voire de domination symbolique. Ainsi, les textes de Stokely Carmichael sont émaillés de plaisanteries, de traits d'esprit, mais aussi de jeux de mots qui tournent en dérision le pouvoir blanc :

In Lowndes County, we developed something called the Lowndes County Freedom Organization – it is a political party. The Alabama law says that if you have a party, you must have an emblem. We chose for the emblem a black panther – a beautiful black animal – which symbolizes the strength and dignity of black people. [...] Now there is a party in Alabama that is called the Alabama Democratic Party. It is all white. It has as its emblem a white rooster and the words “white supremacy for the

13. Parmi ceux-ci, la chanson ; voir à ce propos Bonnet, 2007.

14. La pratique du *signifying* vient des contes du *Signifying Monkey* ; ce sont des poésies narratives qui se racontent la plupart du temps, mais pas exclusivement, dans les lieux de sociabilité masculine. Le singe est le personnage malin qui gruge les autres, dont l'éléphant, lequel symbolise le dupe et donc souvent l'homme blanc. On peut le rapprocher du goupil dans le *Roman de Renart*, car comme lui, c'est par la parole et par la ruse qu'il domine ses ennemis, qu'il aime à tourner en dérision pour le simple plaisir.

right". Now the gentlemen of the press, because they are advertisers and because most of them are white and because they are produced by that white institution, never calls the Lowndes County Freedom Organization by its name - but rather they call it the Black Panther Party. Our question is, why don't they call the Alabama Democratic Party the White Cock¹⁵ Party? It is clear to me that just points out America's problem with sex and color. (Carmichael, 1966)

Le jeu sur le signifiant fait donc pleinement partie de cette culture afro-américaine que le *Black Power* mettra à l'honneur. *Snick* n'est pas un cas unique, puisque nous avons évoqué précédemment les termes *CORE* et *PUSH*¹⁶.

Cependant, si ces acronymes correspondent en ceci à une recherche de termes évocateurs assez ancienne dans ce type de création lexicale, celui-ci possède en sus des racines identitaires. Ainsi, si l'on se penche plus avant sur le nom *snick*, celui-ci signifie « entaille, encoche » mais aussi « déclic » ; ce verbe, en formation transitive, en sus de « faire une entaille », « couper » signifie également, au cricket, « frapper la balle, éventuellement avec un effet ». Le second sème de *to snick* renvoie, en formation intransitive, à la notion de bruit : « faire un petit bruit sec, faire un déclic », « craquer, claquer » (pour une gâchette, par exemple). Ces deux sèmes, sont présents dans le nom qui signifie « entaille, encoche », mais aussi « cliquetis », « bruit sec », « déclic », un son métallique. Ces deux sens sont liés à deux étymologies différentes : *snick or snee* (ou *snick-a-snee* ou encore *snick and snee*), « combat au couteau » qui a donné *snickersnee*, un couteau de chasse, et à l'harmonie imitative qui renvoie au son produit par une gâchette ou tout autre objet métallique. Les termes étant d'origines différentes, le lexème est donc constitué de deux sémèmes : /bruit métallique/ et /coup/, lui-même subdivisé en deux sèmes : /contact produisant un mouvement/ et /coupure/. Le premier sémème est le fruit d'un processus d'imitation linguistique (iconicité phonétique), l'anglais possédant une forte dimension de motivation onomatopéique en termes de création lexicale.

Le jeu sur le signifiant fondateur fonctionne par association du lexème au nom propre, et génère un transfert de sens de l'un à l'autre. Mais le transfert de sens fonctionne de manières diverses en fonction des sémèmes constitutifs du terme. Dans le cas du sémème 2 (/coup/), ce transfert de sens est à caractère métaphorique : le sémème sert de thème au phore que constitue le nom propre *Snick*, le motif étant la coupure / rupture / coup porté (la coupure avec l'ordre social, le coup porté à celui-ci par l'action du SNCC), en un mot, l'atteinte. Le fonctionnement tropique lié au sémème 1 est en revanche beaucoup plus complexe. En effet, celui-ci est fondé sur une identité phonétique, qui établit un fort degré de ressemblance entre le signe et le dénoté ; en raison de l'identité

15. *Cock* signifie en argot « parties génitales ».

16. Nous avons montré par ailleurs que le titre du groupe Pace-Setters *Push On Jesse Jackson* fait tout autant référence au verbe *to push* signifiant « pousser, persévérer, forcer » qu'au mouvement fondé par le révérend en 1971 – le *People United to Save Humanity*.

du signifiant *snick* et *Snick*, ce dernier court circuite son homonyme et se dote de la motivation onomatopéique du sémème 1. Cependant, il convient de préciser que c'est également l'objet même de l'organisation qu'est le SNCC qui favorise cette assimilation, comme l'étymologie populaire attribue le nom du *Ku Klux Klan* au bruit que ferait un fusil que l'on arme¹⁷.

En d'autres termes, l'actualisation du sémème 2 dans le nom propre *snick* se fait par métaphore, alors que l'actualisation du sémème 1 se fait par iconicité. Véhiculées par un matériel signifiant relativement flou¹⁸ dans le cas de l'onomatopée, et qui relève de l'interprétation dans le cas de la métaphore, ces valeurs sont suggérées plus que véritablement affirmées et, en ceci, relèvent de cette tradition de gruge, de double entente. Ainsi que le souligne Kerbrat-Orecchioni (1986, p. 147) :

Du point de vue de l'encodage, le trope est donc une erreur de dénomination consciente et délibérée [...] : c'est une espèce de mensonge, mais un mensonge qui se veut reconnu comme tel [...], c'est-à-dire que le producteur du trope s'arrange pour, tout en disant faux, faire admettre le vrai, en incorporant à son discours certains indices qui permettent au récepteur d'effectuer l'itinéraire menant du sens illusoire à la vérité du discours.

Mais le plus intéressant, dans le cas du terme que nous étudions, est de constater l'écart entre le programme affiché par le syntagme (mouvement non violent) et la transformation du sigle, qui renvoie à la notion de blessure, de couteau, de choc. Ceci indique toute l'ambiguïté de la communauté noire à l'égard de la réponse à apporter au racisme (voir Gordon, 1998, p. 268), ou même la complexité de la notion de non-violence dans la logique du *Black Power*¹⁹, mais relève surtout de cette tradition de gruge. S'afficher comme un mouvement non violent tout en adoptant *snick* comme nom plus ou moins officiel (Carmichael prononce /*snick*/ dans certains de ses discours) constitue un acte de manipulation de l'autre, de duperie ; comme le souligne Gordon (*ibid.*, p. 273), « *African American humor is neither innocent nor free from anger* ».

Une formation identitaire

Cette tradition de gruge, qui passe, entre autres, par le jeu sur le signifiant, ne constitue donc pas seulement un artefact qui permet de dire ce qui est interdit ;

17. Le nom *Ku Klux Klan* vient du mot grec *kuklos*, qui signifie « cercle », associé au latin *lux*, « lumière ».
18. « L'onomatopée [...] n'est qu'une schématisation et une approximation. Elle ne prétend pas offrir un double sonore parfait de ce qu'elle désigne, mais se contente d'en bâtir les contours caractéristiques. L'onomatopée ne peint que pour évoquer et non pas pour reproduire. » Nyckees, 1998, p. 23.
19. « *Violence is depicted as power over other people, generally expressed in physical terms, and nonviolence as lack of power based on one's position within social hierarchies.* » Gallagher, 2001, p. 150.

elle relève d'une tradition et, en ceci, affirme une identité culturelle. L'épenthèse à l'origine du jeu de mot, non conforme à l'épellation ou même à la syllabisation, relève de cette plasticité langagière d'une tradition fortement orale, mais souligne également la dimension culturaliste de l'organisation. En effet, la population afro-américaine, de tradition orale, a développé un travail sur le rythme et les sonorités que l'on retrouve dans toutes les facettes de sa culture, des sermons chrétiens au rap, en passant par les *spoken words* ou la littérature. La phraséologie de la population noire américaine se caractérise par des répétitions délibérées, des structures syntaxiques fortement cadencées et des jeux sur les sonorités de tous ordres – allitération, rimes, iconicité sonore (voir Gumperz, 1989). On peut déceler des exemples de ce travail sur la matière sonore dans cet extrait d'un discours de Carmichael (1968) :

We resisted in every way you can point to. Take the English language. There are cats who come here from Italy, from Germany, from Poland, from France. In two generations they speak English perfectly. We have NEVER spoken English correctly! Never have we spoken English correctly. Never! Never! Never! And that is because our people consciously resisted a language that did not belong to us – never did, never will. Anyhow they try to run it down our throats, we ain't going to have it! We ain't going to have it! You must understand that as a level of resistance. Anybody can speak that simple honky's language correctly. Anybody can do it. We have not done it because we have resisted... resisted. (Nous soulignons)

Au-delà du style « ethnique » de Carmichael²⁰, cette citation nous indique également ses positions sur la langue et formalise ce que les sociolinguistes prouveront par la suite : le BEV est une forme de résistance à la *literacy*. Longtemps considéré comme un défaut de compétences linguistiques lié à un déficit culturel (Bereiter, Engelmann, 1966) – le langage des adolescents noirs est même jugé comme inadéquat à la pensée logique (Jensen, 1969) –, le vernaculaire afro-américain devient un motif de fierté, d'affirmation identitaire²¹. Ce retournement de stigmatisme mis en place par le leader du SNCC (il affirmera ce type de positions bien avant de rejoindre le *Black Panther Party*)²² trouve un écho favorable dans la population dès 1965 (voir Schneider, 2006, p. 59).

Le choix de la prononciation vernaculaire constitue donc une forme de résistance à la *literacy*, et ce à double titre : d'une part, parce qu'elle ne correspond pas à un anglais normé, d'autre part, parce qu'elle rejoint la pratique des *folk etymologies* décrites que Howe (1989) et que cet auteur analyse comme une forme de rejet d'un vocabulaire opaque et normalisant.

Guilbert (1975, p. 276) souligne que « le processus de consécration du sigle

20. Nous empruntons cette expression à Gumperz, 1989.

21. Preuve supplémentaire du choix que représente le BEV, ce passage alterne des expressions fortement vernaculaires (*cats*), des tournures familières (*ain't*) et des structures syntaxiques d'un niveau de langue élevé (*Never have we spoken*).

22. Notamment lors des *freedom schools* ; voir à ce propos Schneider, 2006.

comme mot nouveau est d'essence socio-linguistique puisqu'il résulte de sa diffusion dans la communauté avec les transformations phonétiques qu'elle entraîne». La diffusion de la prononciation vernaculaire du sigle, quant à elle, relève d'autant de ces mécanismes que, pratique langagière spécifique à la communauté afro-américaine (le gruge), elle est également une variante de l'anglo-américain standard circonscrite à un groupe. Ainsi, les marques d'usage *popularly* et *legal term* qui accompagnent respectivement les vocables *snick* et *SNCC*²³.

Le sigle comme manifeste

Le nom d'une organisation politique ou militante fait partie, au même titre que les tracts, les programmes, les déclarations officielles ou les communiqués des dirigeants, des pratiques discursives relevant du combat politique explicite. Comme le souligne Burger (2009, p. 62), «on peut considérer comme “manifestaires” non seulement des “manifestes”, mais aussi des textes relevant explicitement ou non de genres dont la finalité communicationnelle est identique ou apparentée à celle des “manifestes”».

Au regard des multiples enjeux que possède la variante vernaculaire du sigle SNCC, il nous semble possible de l'associer à la somme de ces «paroles manifestaires». En effet, l'adoption de la seconde prononciation²⁴, parfois même de la graphie correspondante, renvoie, au regard des préoccupations sociolinguistiques de Carmichael, à une affirmation identitaire qui vient, ainsi que le veut la philosophie de l'organisation, de sa base. Cette variante populaire/vernaculaire possède plusieurs caractéristiques du manifeste : comme le manifeste, elle a des signatures plurielles (puisque la prononciation *snick* vient de la base) ; comme dans le manifeste, elle est porteuse de connotation énonciative (voir Kerbrat-Orechionni, 1977, p. 104) ; comme le manifeste, elle constitue une forme d'affirmation de soi, une représentation publique d'une identité collective, ainsi que le fait le texte manifestaire²⁵ ; enfin, elle est un appel à l'action, en raison de la performativité de la prononciation vernaculaire.

En effet, cette prononciation/graphie modifie le monde, au sens où elle fait émerger la variante vernaculaire au grand jour. Le BEV, stigmatisé comme une

23. Seul le FBI signale qu'il convient de prononcer *snick*, les dictionnaires indiquant systématiquement la marque d'usage *popularly*.

24. Ainsi, l'auteur montre que le manifeste, s'il est écrit, correspond à un ton oral, ce qu'est cette prononciation. Le choix d'un terme euphonique, qui rappelle un cliquetis, un claquement, répond de cette logique orale, comme il relève de la fonction poétique du langage définie par Jakobson, fonction fortement présente dans le texte manifestaire.

25. Bien entendu, comme le souligne Burger (2002, p. 42-43), il serait illusoire d'isoler le texte de son contexte, et ceci tout particulièrement dans le cas des textes politiques : prononcer *snick* de nos jours ne possède plus de logique manifestaire, même si la graphie trace toujours, à l'heure actuelle, le partage des eaux en termes de pratique langagière. Cet acte manifestaire est ancré dans un contexte dont il dépend.

variante déficiente de l'anglais américain, accède ainsi à la visibilité. D'autre part, elle place son énonciateur dans une position d'adhérent à une visée de légitimation culturelle, point essentiel du *Black Power*. En ceci, elle est la trace d'une action. L'interaction manifestaire, qui « engage des “manifestants” » intervenant « collectivement au nom d'une légitimité citoyenne », et des adhérents « destinataires d'un appel à l'engagement » conduit les individus à devenir les représentants de la cause défendue. Ici, c'est le mécanisme du trope évoqué plus haut qui fonctionne dans une logique similaire à celui de la signature du manifeste :

[In metaphorical signifying], the speaker attempts to transmit his message indirectly and it is only by virtue of the hearer's defining the utterance as signifying that the speaker's intent (to convey a particular message) is realized. (Gates, 1988, p. 85)

La prononciation *snick* n'est donc pas un seul reflet du social (trace d'une appartenance, mais aussi trace d'une revendication communautaire), elle constitue également une pratique langagière, en ce sens qu'elle est un acte de transformation, puis, par son adoption, librement consentie, une pratique de reproduction. Comme le souligne le Dictionnaire d'analyse du discours (Charaudeau, Maingueneau, 2002), les pratiques langagières sont « déterminées et contraintes par le social », tout comme elles contribuent à le transformer²⁶. *Black power is black language*, et l'utilisation de la variante vernaculaire est l'un des outils de la lutte politique :

Such a pedagogy not only takes seriously the epistemologies that attend AAVE and its use but also the historical conditions that produced them. By describing the power relations that AAVE emerged from and participates in, Carmichael attempts to make its usage a transformative political practice. (Schneider, 2006, p. 55)

Dernier point, Marcel Burger (2002, p. 29) souligne que le manifeste, qui se veut *discours de vérité*, constitue une manifestation de la réalité :

Lancer un manifeste est un acte d'intelligence [...] mais c'est aussi un propos « éclairant » : explicatif et programmatique. Le manifeste rend précisément le monde « manifeste », celui-ci dès lors induit que d'autres – les non-manifestants – entretiennent un climat de mensonge, de tromperie et de rumeur. Le manifeste dénonce le faux, car il est tout entier discours de vérité.

C'est le mécanisme particulier du *signifying*, « trope (des tropes) du discours afro-américain » (voir Gates, 1988), qui permet de faire dévoiler cette vérité, par les soubassements critiques associés aux jeux verbaux²⁷ : « [*the signifying is*]

26. « *Black Power thus emerges as a philosophy as much of linguistic activism as direct political action; it is concerned at all points with developing the rhetorical agency that will allow African American to recognize themselves as agents.* » Schneider, 2006, p. 59.

27. Citons pour exemple cette blague en vigueur aux tournant des années quatre-vingt-dix : « *Your mother is so fat they won't let her have an X jacket because helicopters keep trying to land on her*

the recognition and attribution of some implicit content or function which is obscured by the surface content or function » (Mitchell-Kernan, 1972, p. 317-318).

Telle est la complexité du *signifying*, qui dénonce tout en masquant sous couvert d'humour ; discours de vérité, il n'est accessible qu'aux prix d'un travail de décodage accessible aux seuls initiés. Le jeu sur le sigle que nous avons analysé plus haut, et rapproché de la syllabisation de SNCC, constitue l'un des mécanismes de cette mise au jour de la vérité :

Each translates an established but opaque initialism into the idiom of daily life. That there are official and folk derivations for the same initialism demonstrates the existence of two varieties of language : one that is neither understood nor trusted, and one that is believed and enjoyed. By subjecting established meaning to parody and thus potentially to invalidation, the riddle solution expresses a kind of popular resistance to the opacity of initialisms. (Howe, 1989, p. 177)

L'opacité des sigles, leur appartenance à la *literacy*, en font des signes qu'il convient de décoder. Par la phonétisation associée à la métaphore, la prononciation vernaculaire de SNCC prend alors un sens beaucoup plus explicite pour les destinataires :

To recast an initialism into a riddle expresses a proud and satiric refusal to accept the official. It is, quite simply, to mock and thus deny language which is so opaque, and even duplicitous, that it must disguise itself behind an arrangement of initial letters. (Howe, 1989, p. 180)

Tout comme le *signifying*, ce jeu sur le sigle n'est compréhensible que si l'on connaît le contexte culturel auquel la dérivation populaire fait référence (on ne comprend *International Business Mistakes* que si l'on a eu à faire avec la société IBM), et tout comme le *sygnifying*, il constitue une forme de commentaire sardonique visant à dévoiler une réalité. *Snick* signifie bien plus que SNCC, et même bien plus que *Student Non-Violent Coordinating Committee*.

La variante vernaculaire du sigle montre en soi l'existence d'un système de diglossie dans les appellations du *Student Non-Violent Coordinating Committee*. Mais par delà, l'appellation vernaculaire, plus qu'une simple variante est un élément fortement signifiant. Elle a pris en effet un sens spécifique, lié à son signifiant (anglais non standard) et son signifié (jeu sur le signifiant). Ce que *snick* dit de plus que SNCC, c'est une affirmation culturelle, liée aux mécanismes de la métaphore (coup de couteau, choc, atteinte) et du *signifying*

back. » Le X réfère ici tant à la taille de vêtement qu'aux marques d'atterrissage. Mais cette plaisanterie ne fonctionne pleinement que si l'on sait que le X renvoie à Malcolm X et que la police a pour habitude de patrouiller par hélicoptères au dessus des zones urbaines occupées par les populations noires et d'atterrir à n'importe quel endroit. Voir Morgan, 1994, p. 334.

(manipulation/reconnaissance de l'autre). Forme de code, il permet d'effectuer le partage des eaux entre les initiés et ceux que l'on gruge, le singe et l'éléphant.

En définitive, bien plus que des finalités économiques, *snick* possède une pertinence pragmatique : sa forte iconicité, sémantique et phonétique, en fait un terme à l'efficacité dénomminative importante, et sa dimension manipulative, liée au cryptage, un élément de mobilisation et d'investissement pour ses destinataires initiés. Plus que le caractère dénonciateur de cette variante du sigle, celle-ci fonctionne comme un élément de légitimation de ceux qui l'emploient. *SNCC* est le sigle de l'homme blanc, *snick* est le terme du *Black Power*.

C'est ce point qu'exploitera le SNCC, et tout particulièrement Carmichael avec une particulière habileté. L'utilisation de l'une ou l'autre de ces formes en fonction de l'auditoire (ou même en fonction du canal écrit ou oral) constitue un *code switching*, pratique communicationnelle spécifique aux situations de diglossie. Élément caractéristique des spécificités langagières de la communauté afro-américaine, il n'est donc ici pas le simple miroir d'une relation intergroupe, mais une composante essentielle.

Références

- BEREITER Carl, ENGELMANN Siegfried, 1966, *Teaching Disadvantaged Children in the Preschool*, Upper Saddle River, Prentice Hall.
- BONNET Valérie, 2002, « Revendication et politique en paroles. Chansons de la communauté noire américaine », *Mots. Les langages du politique*, n° 70, novembre, p. 65-78.
- 2007, « Identité collective et *ethos* de l'orateur dans la chanson afro-américaine », *Argumentation, manipulation, persuasion. Ressources linguistiques et stratégies discursives*, C. Boix éd., Paris, L'Harmattan, p. 249-274.
- BURGER Marcel, 2002, *Les manifestes : paroles de combat. De Marx à Breton*, Lausanne, Delachaux et Niestlé.
- 2009, « Le jeu de l'intertexte dans la communication manifestaire. Le cas du *Manifeste du Parti communiste* (1848) », *A contrario*, 2009, n° 11, p. 62-87.
- CAMPBELL Kermit E., 1994, « The *Signifying Monkey* revisited. Vernacular discourse and African American personal narratives », *JAC*, vol. XIV, n° 2 [http://www.jacweb.org/Archived_volumes/Text_articles/V14_I2_Campbell.htm]²⁸.
- CANNON Garland, 1989, « Abbreviations and acronyms in English word-formation », *American Speech*, vol. LXIV, n° 2, p. 99-127.
- CARMICHAEL Stokely, 1966, *Speech at University of California, Berkeley*, 29 octobre [<http://americanradioworks.publicradio.org/features/sayitplain/scarmichael.html>]. Voir aussi, sur Carmichael, le site [http://foia.fbi.gov/carmichael_stokely/carmichael_stokely_part01.pdf]

28. Les sites mentionnés dans ces références ont été consultés le 7 décembre 2010.

- 1968, *Free Huey Rally*, février, Pacifica Radio Archive BB 1708 [<http://www.lib.berkeley.edu/MRC/carmichael.html#Roxbury>].
- CHARAUDEAU Patrick, MAINGUENEAU Dominique, 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- GALLAGHER Victoria J., 2001, « Black power in Berkeley. Postmodern constructions in the rhetoric of Stokely Carmichael », *Quarterly Journal of Speech*, vol. LXXXVII, n° 2, p. 144-157 [<http://www.informaworld.com/smpp/title~db=all~content=t713707519~tab=issueslist~branches=87-v87>].
- GATES Henry Louis Jr., 1988, *The Signifying Monkey. A Theory of African-American Literary Criticism*, New York, Oxford University Press.
- GORDON Dexter B., 1998, « Humor in African American discourse. Speaking of oppression », *Journal of Black Studies*, vol. XXIX, n° 2, p. 254-276.
- GUILBERT Louis, 1975, *La créativité lexicale*, Paris, Larousse.
- GUMPERZ John, 1989, « Le style ethnique en rhétorique politique », *Sociolinguistique interactionnelle*, Paris, L'Harmattan, p. 189-209.
- HOWE Nicholas, 1989, « Rewriting initialisms. Folk derivations and linguistic riddles », *The Journal of American Folklore*, vol. CII, n° 404, p. 171-182.
- JENSEN Arthur R., 1969, « How Much Can We Boost IQ and Scholastic Achievement? » *Harvard Education Review*, n° 39, p. 1-123.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1977, *La connotation*, Lyon, PUL.
- 1986, *L'implicite*, Paris, Armand Colin.
- LABOV William, 1978, *Le parler ordinaire*, Paris, Minuit.
- MITCHELL-KERNAN Claudia, 1972, « Signifying, loud-talking, and marking », *Rappin' and Stylin' Out. Communication in Urban Black America*, Th. Kochman éd., Urbana, University of Illinois Press, p. 315-335.
- MORGAN Marcyliena, 1994, « Theories and politics in African American English », *Annual Review of Anthropology*, vol. XXIII, p. 325-345.
- NYCKEES Vincent, 1998, *La sémantique*, Paris, Belin.
- PHILLIPS Lyda, 2005, *Mr. Touchdown*, Bloomington, iUniverse.
- SCHNEIDER Stephen, 2006, « Freedom schooling. Stokely Carmichael and critical rhetorical education », *College Composition and Communication*, vol. LVIII, n° 1, p. 46-69.
- STOPER Emily, 1977, « The Student nonviolent coordinating committee. Rise and fall of a redemptive organization », *Journal of Black Studies*, vol. VIII, n° 1, p. 13-34.
- UMOJA Akinyele O., 1999, « The ballot and the bullet. A comparative analysis of armed resistance in the civil rights movement », *Journal of Black Studies*, vol. XXIX, n° 4, p. 558-578.

Dictionnaires

Dictionary.com [<http://dictionary.reference.com/>]
Cambridge Dictionaries Online [<http://dictionary.cambridge.org/>]
Oxford English Dictionary [<http://www.oed.com/>]
Merriam Webster Dictionary [<http://www.m-w.com/dictionary/>]